

Essai

Linda Amyot, Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Gaétan Bélanger, Yvan Cliche, Andrée Ferretti, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, François Lavallée et Michel Nareau

Numéro 133, hiver 2013–2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Amyot, L., Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Bernard, M., Bélanger, G., Cliche, Y., Ferretti, A., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Lavallée, F. & Nareau, M. (2013). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (133), 33–45.

l'aventure ferronienne, classe moyenne



Jean Marcel

JACQUES FERRON MALGRÉ LUI

Presses de l'Université Laval, Québec, 2013, 230 p. ; 34,95 \$

Cette nouvelle édition de *Jacques Ferron malgré lui* est enrichie de six textes substantiels écrits et publiés entre 1970 et 1996. Sur la quatrième de couverture est reproduit ce qu'en disait le professeur Réjean Robidoux, en présentation de la première édition. « En lisant ce livre, écrivait-il, je me demande s'il faut louer davantage Jacques Ferron d'être ce qu'il est ou bien Jean Marcel de l'avoir justement saisi et exprimé comme il l'a fait. La coïncidence entre les deux est parfaite, l'un apportant un riche fonds et l'autre la lumière critique. »

On ne peut en effet qualifier autrement que de lumineuses les savantes analyses de Jean Marcel de l'œuvre de Ferron. Savantes et, plus encore, intelligentes et sensibles.

Intitulé « Il est midi, docteur Ferron », le premier chapitre donne dans toute son étendue et sa profondeur la qualité et le sens de l'entreprise, en ce qu'elle laisse la parole à Ferron, dans un entretien admirablement dirigé, justement basé sur une connaissance exhaustive de l'œuvre et une immense estime pour l'homme. Il en ressort une éblouissante mise en perspective de l'aventure ferronienne et une mise en relief de son indubitable importance dans la littérature québécoise.

Car tout est là, Ferron est un écrivain d'ici et pour ici. « Un écrivain sans peuple, c'est une sorte d'escogriffe de chimère », selon lui. Ainsi puise-t-il constamment son inspiration dans le fonds de notre société. Et à Jean Marcel qui lui demande d'expliquer pourquoi la plupart de nos écrivains méprisent ce fonds, il répond : « Parce qu'ils n'ont jamais voulu s'en servir. Ce sont des provinciaux, d'aucuns diraient des colonisés ». Comme tout grand écrivain, Jacques Ferron se nourrit de toute la culture de sa patrie et s'en tient responsable.

Jacques Ferron se dit redevable à la médecine de n'avoir pas été livré aux lettres, d'avoir pu les choisir, comme il affirme devoir à la littérature d'être arrivé à la politique. Cette conjugaison des intérêts et des pratiques de l'écrivain n'explique pas, bien sûr, le génie de son œuvre qui tient dans l'absolue originalité de son style. Élément fondamental qui fait l'objet des études et analyses des chapitres suivants de l'ouvrage. On y découvre ou redécouvre avec fascination et bonheur les caractéristiques des qualités de ce style qui fait dire à Jean Marcel : « Tout votre édifice ne tient que par cette seule pierre, magique et solitaire ».

Il me faut aussi souligner la pertinence du chapitre intitulé « Présence de Ferron », consacré à la démonstration de la nécessité de l'institution littéraire dans la reconnaissance et la pérennité d'une œuvre.

Andrée Ferretti

Samuel Archibald

LE SEL DE LA TERRE

CONFESSIONS D'UN ENFANT DE LA CLASSE MOYENNE

Atelier 10, Montréal, 2013, 87 p. ; 9,95 \$

« Que tout le monde et son beau-frère se réclament de la classe moyenne témoigne du caractère excessivement souple de la notion, mais aussi de sa force identitaire. »

Souple : outre qu'il soit un lieu commun d'affirmer que la majorité de nos concitoyens font partie de la classe moyenne (sinon, pourquoi les politiciens seraient-ils constamment en train de les courtiser, et les animateurs de radio populistes de prétendre les défendre ?), Samuel Archibald démontre ici que même avec une définition économiste – donc qui se veut précise –, on peut faire entrer dans cette catégorie une tranche extrêmement large de la population, soit celle qui gagne « de 19 900 \$ à 112 050 \$ par année ». Bref, tout le monde et son beau-frère, effectivement. « [...] en tant que catégorie empirique, conclut-il, la classe moyenne n'existe pas. Elle n'existe qu'en tant que catégorie imaginaire, culturelle et – de plus en plus – politique. »

C'est ainsi qu'en voulant faire un portrait de la classe moyenne, c'est peut-être finalement plutôt le portrait d'une génération (ou deux) que fait Samuel Archibald : celle des « filles et fils de bucherons [Atelier 10 utilise la nouvelle orthographe], de draveurs et de fermiers », et qui est déjà en voie de disparition, laminée par sa propre pulsion de consommation et d'endettement.

Quelles sont les valeurs des membres de la classe moyenne ? Ils sont « ménages » (les anecdotes à ce sujet sont typiques et savoureuses), « consommateurs » (c'est ce qui les perdra) et « écœurés » (*dixit* Radio X). Chacune de ces caractéristiques aura son chapitre dans l'ouvrage.

La formule retenue par l'auteur s'inscrit bien dans la continuité du numéro « 02 » de la même collection (*Année rouge*, de Nicolas Langelier), avec une alternance de textes argumentés et de réflexions et anecdotes personnelles, dans

une langue qui, par ailleurs, flirte avec le registre parlé pour donner un résultat à la fois soigné, populaire et moderne.

François Lavallée

Linda McQuaig et Neil Brooks

LES MILLIARDAIRES

COMMENT LES ULTRA-RICHES
NUISENT À L'ÉCONOMIE

Trad. de l'anglais par Nicolas Calvé

Lux, Montréal, 2013, 301 p. ; 24,95 \$

Linda McQuaig est auteure et journaliste. Elle a déjà collaboré au *Globe and Mail* et est maintenant chroniqueuse politique au *Toronto Star*. Elle a publié de nombreux essais dont *Le grand banquet, La suprématie de la cupidité et de l'appât du gain*, paru chez Écosociété. Neil Brooks a enseigné le droit fiscal et est spécialiste de l'impôt sur le revenu.

D'entrée de jeu, les auteurs expriment leur conviction que « les riches et ultra-riches ne génèrent pas de richesse, mais l'accaparent. Ils constituent une 'oligarchie' qui organise jusque dans les moindres détails l'activité sociale de façon à ce qu'elle satisfasse ses intérêts ». McQuaig et Brooks s'inscrivent en faux contre le discours des « experts » et « éditorialistes de service » qui serinent à l'envi que les impôts sur le grand capital et la réglementation sur les activités financières constituent un injuste châtement infligé au « talent », à l'« effort » ou encore à la « création de richesse ».

Ils soulignent que « [d]es données de plus en plus abondantes montrent que l'inégalité extrême a des conséquences très néfastes sur la société. Elle exacerbe une foule de problèmes de santé et de problèmes sociaux, dont la criminalité, le stress, les maladies mentales, [...] la mortalité infantile et la diminution de l'espérance de vie. Ce n'est pas sans raison que, de tous les pays développés, les États-Unis sont à la fois celui qui compte le plus grand nombre de milliardaires et

Mémoires

« Je suis venue au monde étonnée, autrement dit, inconsciente. » Ainsi commence de façon magistrale le récit d'une vie personnelle sans vaine introspection, plutôt tournée vers le monde, ancrée dans l'histoire qui se fait en même temps que dans la construction d'elle-même. C'est en cela que ce récit de sa vie n'est pas une banale autobiographie mais bel et bien des mémoires.

Médecin, sociologue, écrivaine, professeure, militante indépendantiste et féministe, en un mot une femme instruite, cultivée et engagée. Une femme déterminée, tellement libre qu'elle n'a jamais eu à se libérer. À vrai dire, une femme née libre. Or, paradoxe formidable de son existence, à cause de l'innéité de cet état, Andrée Yanacopoulo met un temps infini à arriver à elle-même. En réalité, cela se produit après la mort de son dernier compagnon, où peu à peu elle assume seule, avec une sérénité sans cesse grandissante, l'entièreté de son existence.

Mais suivons-la depuis le commencement et selon la division en quatre parties de l'ouvrage, chacune intitulée du nom d'une des villes qui ont abrité son existence.

Tunis où elle naît et vit jusqu'à la fin de son adolescence, ville aimée, en dépit du mépris de sa mère pour ce protectorat de la France, qu'Andrée quittera d'ailleurs pour s'éloigner de cette arrogante Française de France par son père, à qui elle reproche d'avoir donné à ses trois enfants une enfance tronquée, à force de les couper de tout contact avec la partie de la famille et la culture tunisiennes. Avec l'esprit vif et curieux qui la caractérise, Andrée Yanacopoulo n'en découvrira pas moins l'histoire, les us et coutumes de ce pays, n'en appréciera pas moins les beautés. Les descriptions qu'elle en fait avec intelligence et style donnent le chapitre le plus riche et le plus réjouissant du livre.

Elle s'installe à Lyon à peine âgée de dix-neuf ans. Elle y passe son bac, puis fait ses études en médecine, jusqu'à l'obtention d'un doctorat en psychiatrie. Elle épouse un anthropologue dont elle est follement amoureuse, donne naissance à son premier enfant le jour prévu pour la présentation de sa thèse. Après quelques années d'une situation fluctuante, ils décident d'aller vivre outre-mer. Ils partent pour la Martinique avec leurs deux enfants. Il occupe à Fort-de-France un poste de chef de laboratoire. Elle y exerce sa profession à temps partiel, a son troisième enfant, découvre que Jean est un homme égoïste, un mari autoritaire et parfois violent. Après Tunis et Lyon, elle quitte cette ville sans état d'âme.

Et c'est Montréal.

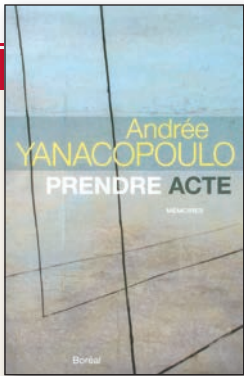
On ne connaît très généralement Andrée Yanacopoulo que comme la compagne d'Hubert Aquin. Épisode de onze ans dans la vie d'une femme qui écrit ses mémoires à l'âge de 86 ans, révélant les péripéties d'une existence exceptionnelle

qui affiche les plus hauts taux de mortalité infantile et de criminalité, la plus faible espérance de vie ainsi que les plus bas taux de mobilité sociale et de participation électorale ».

Au Canada, comme aux États-Unis, la contribution fiscale des plus riches a décliné de façon marquée au cours des dernières décennies. Cela n'a pas été sans conséquence sur la vie sociale, et même démocratique. C'est pourquoi les auteurs

proposent une série de mesures fiscales susceptibles d'engendrer une société plus équitable, où la cupidité ne serait plus perçue comme une attitude positive. Parmi ces mesures, le retour, au Canada, d'un impôt sur les énormes successions, qui alimenterait une fiducie vouée au financement des études des jeunes canadiens est une idée particulièrement intéressante.

Gaétan Bélanger



depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui. Exceptionnelle non seulement par les faits qui la jalonnent mais par la manière dont elle les vit grâce à une compréhension parfaitement adéquate à leur réalité et à leur sens.

On pourrait croire qu'Andrée Yanacopoulo contribue allègrement à cette minimisation de son parcours, la partie centrale de son ouvrage étant composée de chapitres intitulés : « Avant Hubert », « Avec Hubert », « Sans Hubert ». Or, il n'en est rien. Hubert Aquin est au cœur du cœur de son être. Un cœur gros comme le monde, rempli de l'histoire, de la connaissance, du savoir, de la culture, qui au cours des âges ont façonné l'humanité. Hubert Aquin est à ses yeux un remarquable spécimen de cette humanité, aussi complexe que celle-ci, aussi bon que mauvais, rationnel qu'insensé, créateur que destructeur, enchanteur que désolant. À la fois un accident et une nécessité, comme on décrit la vie en science et en philosophie.

Une vie mouvementée avec un tel homme que l'auteure de *Prendre acte* aime inconditionnellement et à jamais, sans aucunement s'empêcher de s'en distancier, dans le récit de ses tenants et aboutissants, avec anecdotes en sus. Aucune révélation cependant sur la personne et le personnage Aquin, sa vie, sa pensée et son œuvre étant déjà archiconnus, si ce n'est la relation, émouvante, des soins aimants et attentifs qu'il donne au fils unique, né de leur union.

Bref, rien pour les voyeuristes. Tout pour les amateurs de découverte de la manière particulière d'Andrée Yanacopoulo de vivre les événements de cette période de sa vie qui coïncide de bout en bout avec ceux de l'histoire du Québec d'alors, qu'elle épouse aussi étroitement que son homme.

En refermant *Prendre acte*, tel qu'Andrée Yanacopoulo a intitulé ses mémoires, c'est le mot *intelligence* qui m'est en premier arrivé à l'esprit et l'a ravi pendant longtemps. Plus tard, ont suivi les mots *culture* et *engagement*, enfin *style*. Bien entendu cet ouvrage est l'expression inséparable de toutes ces qualités.

Andrée Ferretti

Andrée Yanacopoulo PRENDRE ACTE

Boréal, Montréal, 2013, 231 p. ; 24,95 \$

Olivier Poivre D'Arvor LE JOUR OÙ J'AI RENCONTRÉ MA FILLE

Grasset, Paris, 2013, 256 p. ; 29,95 \$

L'adoption d'une orpheline africaine est un geste si émouvant, si louable que la canonisation du *parent* d'adoption semble aller de soi. Je dis bien *parent* au singulier, car, en l'occurrence, c'est un cinquantenaire arrimé à son vide matrimonial qui ouvre ainsi les bras. À ne

considérer que les responsabilités dont il se charge, Olivier Poivre D'Arvor est à jamais conscrit par son don : il devra, seul, fournir le cadre affectif requis par Amaal, fillette de sept ans, restreindre ses déplacements, apaiser quelque peu son papillonnage affectif et sexuel, apprendre le métier de père... Et nous ne sommes pas dans un roman.

Trouve-t-on là des motifs supplémentaires de canonisation ? Peut-être



pas. C'est d'ailleurs le récit que signe l'auteur lui-même qui suscite l'ambivalence. À la racine de son désir d'adoption, Poivre D'Arvor identifie le choc que lui a causé la révélation de sa stérilité : il a vécu deux mariages, mais jamais une descendance ne lui a été donnée. Pour cause : les batteries de tests confirment que jamais il n'aura de rejeton. Que cela traumatise le séducteur plutôt mobile qu'est Poivre D'Arvor, on le conçoit, mais comment éviter de s'interroger sur la conclusion qu'il tire de cette illumination ? Pourquoi, d'urgence, chercher à feutrer le choc par une jeune présence ? L'enfant ne répond pas ici au besoin qu'un couple ou une personne seule éprouve d'incarner son amour dans une nouvelle vie ; sa venue découle plutôt du refus d'un solitaire de constituer le point final de sa lignée.

Ce questionnement ne discrédite pas le geste. Qu'une personne seule forme pareil projet, cela méritera encore l'admiration, à condition cependant que l'adoption redouble de prudence, de précautions, d'humble vigilance : déjà exigeante, la tâche s'alourdit encore quand elle repose sur une seule paire d'épaules et une seule affection. Il ne semble pas, de son propre aveu, qu'Olivier Poivre D'Arvor ait senti ces nécessités. Il lui a suffi qu'un ami lui présente une orpheline et que le contact avec la fillette s'enveloppe d'émotion pour qu'il veuille aussitôt sauter dans le premier avion à destination de Paris et inscrire l'enfant dans la meilleure école privée de l'Hexagone. Quand intervien-



nent les pouvoirs publics, du Togo ou de la France, pour effectuer les enquêtes indispensables et que s'ajoutent (peut-être) les méfiances têtues de tel consul français, le père – en germe – souffre, proteste, trépigne. Visiblement, le généreux personnage n'avait jamais prévu les mille précautions requises par l'adoption internationale. ; il n'est pas certain qu'il en ait entrevu le bien-fondé. Quand, à force de pistons, la voie se dégagera, le lecteur pourra se demander si cet homme indéniabement généreux ne s'est pas, sur un beau coup de cœur, dispensé des prudenances dont il faut malgré tout entourer la transplantation d'une enfant.

L'éditeur, en quatrième de couverture, fait de l'auteur un « homme pudique ». Il ne l'est certes pas dans l'évocation, noms à l'appui, de ce que le machisme appellerait ses « bonnes fortunes ».

Laurent Laplante

Jean-François Beauchemin
QUELQUES PAS DANS L'ÉTERNITÉ

Québec Amérique, Montréal, 2013,
378 p. ; 19,95 \$

Depuis la publication de *Garage Molinari* en 1998, Jean-François Beauchemin poursuit une œuvre qui, pour avoir changé de ton avec la parution de *La fabrication de l'aube* presque dix ans plus tard, n'en tourne pas moins autour des mêmes nœuds dramatiques et, pourrait-on dire, philosophiques. Son nouveau titre, *Quel-*

ques pas dans l'éternité, s'inscrit sans conteste dans la même veine.

En fait, Beauchemin offre ici à ses lecteurs, sous forme de calepins de l'année 2012, une immersion dans l'univers de l'écrivain et de l'homme qu'il refuse dorénavant de dissimuler sous des personnages de fiction. Du 8 janvier au 31 décembre 2012, de façon régulière mais non systématique, il partage ses réflexions et ses opinions sur plusieurs sujets sur lesquels, d'ailleurs, il nous a déjà entretenus : l'absence de Dieu, la nature de l'âme, la force de la matière, la nature, les animaux et en particulier les chiens, la famille. Certains pourront peut-être se lasser de le voir revenir sur ce qui pourrait ressembler à des obsessions ; l'auteur du *Journal des corneilles*, de *Ceci est mon corps* et de *Cette année s'envole ma jeunesse* nous en parle cependant avec cette verve et ce style superbe qui n'appartiennent qu'à lui et qui séduisent toujours autant. D'autres, au contraire, apprécieront cette immersion dans la tête et le cœur de Beauchemin, qui s'attarde et revient en boucle sur sa vision du monde et de la vie sous une forme fort intéressante, ces calepins qui se lisent à petite dose et sur lesquels on peut revenir à souhait.

Les lecteurs trouveront également dans *Quelques pas dans l'éternité* de riches passages sur son métier d'écrivain et son rapport à l'écriture. « Renonçant depuis toujours aux plans détaillés, je prends

possession du terrain où s'établira mon manuscrit en y érigeant une charpente sommaire, qui servira aussi de cadre à ma pensée. Ce support encore instable [...] est fait de deux choses : le premier et le dernier chapitre, sur lesquels je m'appuie et m'aligne tour à tour. » Et plus loin : « Si je m'attache tant à cette forme, c'est-à-dire au choix et à l'agencement des mots, c'est que je sais ce qu'elle peut renfermer de substance. En ce domaine, rien ne m'a semblé plus juste, et plus beau, que ce qu'écrivait Louis Aragon dans *Je n'ai pas appris à écrire* : 'Je crois encore qu'on pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire' ». Et Beauchemin de citer également le philosophe Alain qui écrivait que « [l']art d'écrire précède la pensée ».

Truffé de très réussis et charmants dessins de l'auteur, pleins d'humour, *Quelques pas dans l'éternité* ravira les inconditionnels de Jean-François Beauchemin et permettra certainement à ceux qui ne le connaissent pas de découvrir l'univers d'un écrivain à la fois grave et lumineux.

Linda Amyot

Charles Messier

FRANCOEUR

LE ROCKEUR SANCTIFIÉ

VLB, Montréal, 2013, 128 p. ; 25,95 \$

Relativement méconnu à l'extérieur de Montréal, Lucien Francoeur a été une figure marquante de la musique québécoise à l'époque du groupe Aut'Chose, entre 1974 et 1978. Il a connu plusieurs carrières : enseignant au cégep, animateur à la radio, en plus de poursuivre ses activités sur disque et sur scène. Par ailleurs, Francoeur a produit une quantité respectable de recueils de poésie.

Résultat du mémoire de maîtrise de Charles Messier, *Francoeur, Le rockeur sanctifié* raconte comment ce créateur hors norme s'est imposé en sachant bien s'entourer dès les débuts du groupe Aut'Chose, qui signa un contrat avec la multinationale CBS. Des personnages-clés lui ouvrent des portes : le guitariste

Contribution magistrale à l'histoire du sport

Le sport se vit au quotidien, tant dans sa pratique que pour ses partisans. Les résultats s'accumulent, les médias les présentent, les glorifient, avant que de nouveaux records ou joutes chassent les performances et les noms d'hier. Le sport occupe ainsi une grande place dans le train-train de la vie sociale, sans qu'on en assure la durée, la continuité, la profondeur historique. Les athlètes d'il y a 30 ans sont inconnus du public, à de rares exceptions près. Dans ce contexte, l'entreprise gigantesque de Gilles Janson, et de ses collaborateurs Paul Foisy et Serge Gaudreau, mérite d'être louée. Ces trois passionnés d'histoire et de sport, qui ont amplement publié sur la culture sportive, ont réuni vingt-quatre plumes pour composer un dictionnaire des grands athlètes québécois, des débuts du sport organisé au milieu du XIX^e siècle à l'apparition de la télévision, qui change notre rapport à la mémoire historique et sportive. C'est ainsi que 155 entrées rendent compte de la richesse du sport au Québec, de ses liens avec le monde occidental, de ses grandes organisations, dont la Palestre nationale, de ses exploits et de sa petite histoire.

Retracer le parcours de ces athlètes et organisateurs, c'est autant réévaluer la prégnance et la vitalité des sports québécois qu'avoir accès à une histoire de la culture populaire du Québec qui s'écrit sur une scène beaucoup plus ouverte et large que l'histoire politique de la période. Les liens sont nombreux avec les organisations internationales et nord-américaines, les cas d'innovation ne manquent pas, notamment à propos de la mixité raciale, les entrées sur Manny McIntyre, Roland Gladu et James Naismith étant éclairantes à ce propos. En suivant la biographie de plus de 150 sportifs, les auteurs montrent, pour chaque sport abordé, les conditions spécifiques d'accession à l'élite, les valeurs célébrées dans des milieux donnés (la force, entre autres, est tenue en grande estime), l'apport du sport féminin, les grands précurseurs des athlètes actuels qui s'inscrivent ainsi dans une tradition. En suivant le tennis, le baseball, le football, l'haltérophilie, la course, le ski et plein d'autres sports par des parcours singuliers qui sont aussi collectifs tant ils nécessitent des apports multiples, les lecteurs découvrent tout un pan de l'ouverture du Québec sur le monde. Même si on peut déplorer que le hockey ait été laissé de côté, étant jugé trop connu alors que ce qui précède Maurice Richard l'est moins, ce dictionnaire est une contribution magistrale à l'histoire du sport et à l'histoire du Québec, en plus de rectifier plusieurs interprétations qui ont eu long cours sans être validées, comme celle voulant que l'écrivain Albert Laberge ait été journaliste sportif en dépit d'un désintérêt pour le domaine. La qualité des articles varie quelque peu, surtout en raison de la qualité de l'écriture, mais chacun se base sur une documentation fouillée et vise à inscrire la trajectoire présentée dans un cadre plus large, ce qui donne une unité à l'ensemble, tout comme les illustrations, souvent rares.

Michel Nareau



Sous la dir. de Gilles Janson, assisté de Paul Foisy et Serge Gaudreau
DICTIONNAIRE DES GRANDS OUBLIÉS DU SPORT AU QUÉBEC 1850-1950
Septentrion, Québec, 2013, 447 p. ; 42,95 \$

Pierre Gauthier, qui compose les mélodies sur les textes de Francoeur, ses amis éditeurs (dont Gaston Miron). Ses contacts privilégiés dans les médias de Montréal et à Musique Plus font en sorte que ses chansons tournent souvent à la radio. Sa visibilité à la télévision lui permet de passer de l'*underground* à la culture *mainstream*.

Francoeur « se prend pour Jim Morrison » et imite Mick Jagger tout en étant loin de leur ressembler ; lorsqu'il écrit, il pense à Rimbaud et s'identifie à la Beat Generation, gardant en tête toute la mythologie du rock, de la bande dessinée

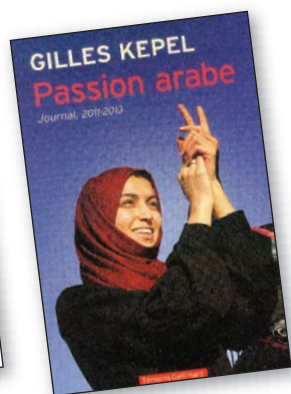
américaine et de la contre-culture. Ses écrits surabondent de références au rock et de citations de chansons en anglais. Mais celui qui se surnomma « le *freak* de Montréal » a eu du mal à s'imposer comme écrivain.

Contrairement à Michel Pagliaro, à Gerry Boulet ou à Marjo, qui pouvaient chanter juste, Francoeur a réussi à obtenir le statut de star du rock en dépit de son incapacité de chanter, de jouer d'un instrument ou de lire une partition : « Je ne chantais pas, mais j'entonnais les phrases là où les mots résonnaient aussi fort que le beat. Sans le savoir, j'étais un

précurseur au Québec de ce qu'on a appelé le rap quelques années plus tard ».

Francoeur, Le rockeur sanctifié constitue un bel hommage à cette icône de la culture québécoise empreinte d'américanité. Pas moins de 95 % des textes réunis ici ont été rédigés par Francoeur lui-même ou sont des propos recueillis, complétés par quelques anecdotes de ses proches. L'abondante iconographie est iconoclaste, clinquante, insolite, avec en prime des photos de ses voitures de luxe (Corvette, Mustang, Porsche) ! Tout à l'image de ce poète du rock en français !

Yves Laberge



Jean-François Chassay
AU CŒUR DU SUJET
IMAGINAIRE DU GÈNE

Le Quartanier, Montréal, 2013, 383 p. ; 32,95 \$

L'analyse littéraire donne ici ses meilleurs fruits : elle examine avec lucidité et audace la relation entre la fiction et un domaine intensément patrouillé par la science moderne, celui de la génétique. Dans cet esprit, elle cite à la barre une brochette de romanciers que préoccupe, consciemment ou non, l'intrusion du gène dans l'évolution et les soucis humains. Les vieux litiges opposant l'inné et l'acquis, l'hérédité et la liberté, refont surface, mais reconfigurés par la biologie contemporaine. Dès lors, le questionnement d'hier retire ses billes : désormais, il s'agit moins de débattre du déterminisme (même à la Zola) que d'imaginer l'être humain accédant aux possibilités de la génétique. Est-il promis au mieux-être ? Sera-t-il soulagé de tares physiques amovibles ? Ses clones seront-ils des entrepôts de pièces de rechange ? Avec élégance et clarté, servi par une culture qui puise à mille sources, Jean-François Chassay propose une réflexion dérangement et nuancée : elle accueille l'exploration sans pour autant brader l'exigence du *sens*. Tout cela en regardant « ce que les textes révèlent du pouvoir de la génétique dans l'imaginaire, depuis la fin du dix-neuvième siècle ».

La première étape ressuscite les discours souvent déconcertants de som-

mités défuntes : d'Alexis Carrel à Paul Bourget, d'André Gide à Francis Galton, des jugements aujourd'hui inimaginables tombent dru. L'eugénisme, bien ou mal circonscrit, plaît à beaucoup ; les classes sociales sont inoxydables ; pauvreté et maladie réclament l'amputation plutôt que la prophylaxie... Chassay nous interdit pourtant de pontifier : que penseront nos descendants en apprenant que nous avons résisté, par ignorance ou pusillanimité, à telle proposition de la science ? Le critique ne verse pas du coup dans la naïveté : la science mérite place au soleil et ouverture d'esprit, mais sachons-la capable de dérives et vulnérable aux gourmandises.

Divers ouvrages prennent sous cet éclairage un relief saisissant. Kenzaburō Ōe, Kurt Vonnegut, Frank Herbert, Paul Bourget et consorts font l'objet d'une relecture qui creuse et élargit la portée de fictions déjà nourrissantes. D'autres, comme Kazuo Ishiguro, écrivent face à aujourd'hui : ainsi surgit le témoignage d'une clone forcément satellisée par une autre existence. Siri Hustvedt, dont on admirait déjà (*Les mystères du rectangle*, Actes Sud) l'art de trouver dans la peinture plus que la peinture, demande à pas mesurés quelle ligne de démarcation existe entre la folie et les *étrangetés* de l'artiste. Preuve est ainsi offerte que « les voies qu'emprunte la fiction pour examiner l'histoire de l'évolution et la présence de Darwin sont nombreuses ». Et que la fiction, cette caractéristique humaine de

raconter des histoires, peut et doit s'intéresser à tout ce que conquiert la science. Travail pénétrant et socialement indispensable.

Laurent Laplante

Gilles Kepel
PASSION ARABE
JOURNAL, 2011-2013

Gallimard, Paris, 2013, 479 p. ; 36,95 \$

Arabisant avantagement connu en France, où il est professeur et chercheur, apprécié aussi aux États-Unis où sa renommée en fait un expert dont les ouvrages sont traduits, Gilles Kepel livre un (très) intéressant témoignage sur les pays arabes à la suite des profonds bouleversements connus dans cette région depuis janvier 2011, avec la révolution tunisienne.

Ses pérégrinations l'ont fait séjourner, souvent deux fois plutôt qu'une, sur une courte période de deux ans, dans la plupart des pays arabes influents ou aux prises avec des soubresauts : Arabie, Bahreïn, Égypte, Liban, Libye, Oman, Qatar, Syrie, Tunisie, Yémen, voire Turquie, qui est la puissance montante du monde musulman et un modèle pour plusieurs révolutionnaires. Avec ses entrées cultivées dans la région depuis nombre d'années, l'auteur a pu rencontrer plusieurs des acteurs qui sont aux premiers rangs de l'histoire qui s'y déploie au jour le jour : par exemple, en Tunisie, il a pu avoir des entretiens approfondis avec le dirigeant d'Ennahda, Rached Ghannouchi, l'ex-premier ministre Hamadi Jebali, l'intellectuel de renom Yadh Ben Achour.

Le récit est tout sauf une plate et froide description de ce qui se passe dans la région. On y lit au contraire une histoire, faite de constats, de réflexions, parsemée d'émouvants souvenirs d'une région que l'auteur, qui aura bientôt 60 ans, étudie avec passion depuis sa prime jeunesse.

Grâce à une écriture alerte et riche d'une profonde culture historique, Gilles Kepel nous fait effectivement le plaisir de se dévoiler, en petites touches, ce qui rend selon moi la lecture du livre encore plus vivante.

terrorisme, France, Canada, Québec



Une des conclusions importantes que l'on dégage de cet ouvrage est l'influence grandissante de la pensée wahhabite saoudienne au sein des masses arabes, favorisée par l'expansion du paysage télévisuel : l'auteur se remémore ses premiers voyages dans le monde arabe et ses flirts de jeune célibataire avec quelques jeunes filles de la région, majoritairement non voilées ; aujourd'hui, de telles idylles seraient quasiment impossibles tellement s'intensifie une interprétation rigide de l'islam, comme on le constate par l'augmentation du port du voile chez les musulmanes.

« La manne pétrolière a donné au wahhabisme saoudien des moyens incommensurables [...] et a permis à l'Arabie de dominer culturellement l'expansion contemporaine de l'islam sunnite dans une acceptation conservatrice et rigoriste qu'elle huile de ses pétrodollars. »

Il y aurait beaucoup d'autres enseignements à tirer de ce livre, et malgré cela, on en aurait voulu encore plus. Car Gilles Kepel nous convie à une plongée vraiment captivante dans un monde jugé autrefois immobile, mais qui s'est remis dans l'histoire, avec des défis de développement rien de moins que titanesques.

Yvan Cliche

Ali Ağca

JE DEVAIS TUER LE PAPE

Trad. de l'italien par Philippe Rouillard

L'Archipel, Paris, 2013, 190 p. ; 27,95 \$

Place Saint-Pierre de Rome, le 13 mai 1981 : Ali Ağca, un jeune Turc de 23 ans, ouvre le feu sur Jean-Paul II. Bien que grièvement blessé, le pape survit. L'agresseur, immédiatement capturé, refuse de justifier son geste. Plus tard, il prétendra avoir agi sur les ordres des services secrets bulgares, eux-mêmes étant sous la coupe du KGB. Des épisodes marquants s'ajoutent à l'affaire : Jean-Paul II rend visite à son agresseur dans sa prison et lui accorde son pardon ; Emanuela Orlandi, âgée de quinze ans et fille d'un employé laïc du Vatican, est kidnappée le 22 juin 1983. Les ravisseurs exigent la libération d'Ali Ağca, mais le Vatican ne cède pas au chantage, et on ne reverra jamais la jeune Romaine.

Sorti de prison en janvier 2010, Ağca présente une nouvelle version selon laquelle l'attentat contre Jean-Paul II a été commandé de l'intérieur du Vatican. Maintenant, dans son livre, il a à nouveau changé son discours, en affirmant que, au moment de s'en prendre au pape, il faisait partie des Loups gris, un groupe islamiste d'extrême droite, s'inspirant du nazisme et d'Adolf Hitler. Et, coup de théâtre : il jure cette fois-ci que ce sont l'Iran et l'ayatollah Khomeiny qui l'ont chargé d'assassiner le chef de l'Église. Le religieux musulman lui aurait déclaré :

« Cette effusion de sang sera le prélude de la victoire de l'islam sur le monde entier ». Il a précisé que l'assassinat devait avoir lieu le 13 mai 1981, le jour anniversaire de l'apparition miraculeuse à Fatima (en 1917). Il a accusé les catholiques d'avoir récupéré cet événement, en affirmant que la Madone est venue révéler trois secrets à la jeune Lucia. Selon les islamistes, c'est plutôt Fatima, la fille du prophète Mahomet, qui est descendue confier des révélations à l'humanité.

La question qui se pose d'emblée à la lecture du récit d'Ağca est : s'agit-il cette fois-ci de la vérité ? Ou est-ce une autre fabulation issue de son imagination si fertile ? Quoi qu'il en soit, l'auteur révèle le fanatisme des Loups gris et de certains leaders islamistes aspirant à la victoire de l'islam sur le monde et, par conséquent, à l'anéantissement du judaïsme et du christianisme. Il prévient : « Le 13 mai 2017, cent ans après l'apparition de Fatima, est une date favorable pour déchaîner l'enfer, pour dire un adieu définitif au monde occidental ».

Gaétan Bélanger

Gérard Fabre

ENTRE QUÉBEC ET CANADA

LE DILEMME DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

VLB, Montréal, 2012, 174 p. ; 27,95 \$

Dans son court et néanmoins foisonnant essai, le sociologue Gérard Fabre retient douze intellectuels français de tendances politiques diverses qui, aux XIX^e et XX^e siècles, se sont intéressés aux territoires et aux peuples francophones d'Amérique du Nord. Partagés entre le cœur et la raison, c'est-à-dire entre la nostalgie de la Nouvelle-France et le réalisme politique qui pousse la majorité vers une vision unitaire du Canada, ils ont laissé des analyses qui participent à l'objectif d'élucidation des rapports problématiques entre la France, le Canada et le Québec. Il n'est guère possible ici de rendre compte des multiples remarques, commentaires et conclusions que tire le sociologue de la lecture des auteurs convoqués, qu'il cite volontiers au demeurant, et des fonds d'archives et des ouvrages connexes qu'il

Obama et après ?

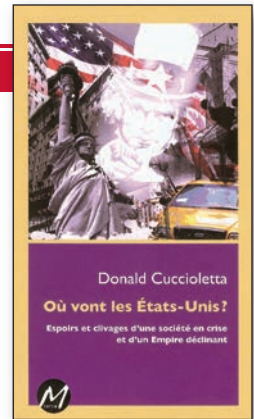
À la fois historien et politologue, Donald Cuccioletta analyse l'actualité américaine depuis plus de 30 ans dans ses cours, mais aussi à la radio, à la télévision et dans ses écrits. En demandant « où vont les États-Unis ? », il propose plusieurs pistes pour comprendre le présent et peut-être le futur proche d'une société en mutation, en sollicitant l'éclairage de pratiques et de traditions remontant parfois à l'époque de la « Déclaration d'Indépendance », de 1776.

Pourtant, *Où vont les États-Unis ?* n'est ni un livre d'histoire ni un bilan, mais plutôt un essai sur l'actualité, sur les grands débats qui ont cours dans le pays depuis l'arrivée de Barack Obama à la présidence, en 2008. Changement de ton envers les autres nations, ouverture sur le monde, esprit de dialogue, retrait de l'Irak et de l'Afghanistan, politiques sociales misant sur l'assurance-maladie, les défis sont grands et ce livre explique non seulement les enjeux mais aussi les raisons de tant de résistance à ces réformes de la part d'une grande partie de la population américaine, qui se reconnaît dans le *Tea Party*.

Expert en études américaines, Donald Cuccioletta a pratiquement tout lu sur l'Amérique d'Obama, et il se tient à jour car ses références et les statistiques citées sont actuelles et pertinentes. Il présente équitablement les deux côtés de la médaille, met en évidence les mouvements de la gauche américaine contre Wall Street ou encore les protestations contre les projets pétroliers. Mais il traite également des relations entre le Canada et les États-Unis afin de comprendre les enjeux du moment puisque pour une rare fois dans l'histoire, Washington est parfois moins à droite qu'Ottawa sur plusieurs politiques fédérales, notamment sur la protection de l'environnement.

Le style de Donald Cuccioletta est vif, soutenu, nuancé et son propos admirablement bien documenté ; on lit cet essai presque comme un roman. On pense aux meilleurs ouvrages de Susan George ou d'Armand Mattelart car l'argumentation sert d'abord à la compréhension, à la mise en contexte, et non à la critique tous azimuts. On sent que l'auteur s'intéresse à son sujet au lieu de simplement le décrier, comme le font trop de commentateurs qui critiquent systématiquement l'Empire américain. Pour ces raisons, *Où vont les États-Unis ?* est un livre important, qui fournit des clés et des réponses.

Yves Laberge



Donald Cuccioletta

OÙ VONT LES ÉTATS-UNIS ?

ESPOIRS ET CLIVAGES D'UNE SOCIÉTÉ EN CRISE ET D'UN EMPIRE DÉCLINANT

M éditeur, Montréal, 2013, 163 p. ; 13,95 \$

a consultés. Voici, parmi les plus intéressantes, quelques-unes de ses données.

Le romantique François René de Chateaubriand, dans son *Voyage en Amérique* (1827), et l'historien républicain Jules Michelet, dans son *Histoire de France* (1867), « partagent le deuil d'une Amérique saccagée, pillée et emportée par les passions coloniales ». Dans un article paru en 1900, le professeur et critique littéraire Ferdinand Brunetière révèle sa capacité d'anticipation de « l'américanité » des Québécois et de « l'accession du Québec à l'entière maîtrise de ses choix de société ». Auteur en 1906 de l'ouvrage *Le Canada, Les deux races, Problèmes politiques contemporains*, le politologue protestant André

Siegfried déplore « l'hégémonie insidieuse de l'Église catholique » au Québec, fait état de la domination économique et culturelle des Anglais et souligne l'infériorité des Canadiens français, dont il appuie, à certaines conditions, les revendications nationalistes. Son coreligionnaire Jean-Charlemagne Bracq, professeur et historien, contestera sa thèse de l'antagonisme entre les deux races dans *L'évolution du Canada français* (1927) : il « figure parmi les précurseurs francophones d'une vision biculturelle » du pays. Dans *Un homme se penche sur son passé* (1928), le romancier Maurice Constantin-Weyer « magni[fi]e le triomphant poème de la réussite canadienne » et donne du Dominion du Canada une

« image multicolore » où se dégage une « vision prémonitrice de la mosaïque canadienne ». Un autre romancier, Maurice Genevoix, a publié en 1943 un journal de voyage intitulé simplement *Canada* où la « nostalgie française va de pair avec un antiaméricanisme virulent ». Dans *Arcane 17* (1947), le poète surréaliste André Breton constate le clérical-nationalisme du Canada français et, s'étant attardé en Gaspésie à l'été 1944, dit préférer les conquérants britanniques aux habitants de cette région archaïque, anachronique et isolée qui vit « un peu en marge de l'histoire ». Le professeur Jean-Marie Domenach, secrétaire puis directeur de l'importante revue *Esprit*, a quant à lui été d'abord un partisan décidé de

l'option fédéraliste avant de soutenir clairement, à partir de 1969, la position indépendantiste du Québec. Fabre compare ensuite deux ouvrages de l'écrivain Michel Tournier, son roman *Les météores* (1975) et son *Journal de voyage au Canada* (1984) : il note les jugements péjoratifs de l'auteur sur le Québec, jugements qui ressemblent à ceux de Breton concernant le repliement des Québécois, leurs archaïsmes de mœurs et de langue, leur presse illisible et pauvre, la puérité de leurs émissions télévisuelles... Son approche unitaire du Canada lui fait ignorer les soubresauts nationalistes du Québec. Voilà tout le contraire du sociologue Philippe Meyer, qui a laissé en 1980 un « essai méticuleux », *Québec*, où il ne cache pas ses sympathies souverainistes. C'est « le document le mieux informé de la réalité québécoise », estime Fabre. Le poète essayiste, diariste et romancier Robert Marteau, enfin, s'est engagé à fond dans la lutte pour l'indépendance du Québec. Dans son article « Le Québec après deux siècles de funérailles », en mars 1977, il assène ses coups contre les fédéralistes et les Canadiens anglais et réhabilite la langue québécoise : le poète Marteau s'est jeté corps et âme dans l'aventure politique « comme nul autre écrivain français ne l'a jamais fait ». Devenu citoyen canadien en 1976, il quittera le Québec en 1984, désabusé, après un séjour de douze ans.

Les auteurs choisis sont donnés comme représentatifs de la perception des intellectuels français intéressés au nationalisme, au catholicisme, aux Amérindiens, à la modernité américaine et au poids des traditions d'ici. Puisant à des sources premières, Gérard Fabre redresse des jugements, nuance des visions et relève des contradictions ou des faiblesses argumentatives. Il signe en définitive une étude éclairée sur le dilemme évoqué dans le titre.

Jean-Guy Hudon

Finaliste au Prix du Gouverneur général 2013

La plupart des groupements nationaux ont pu bénéficier d'un récit de fondation, soit une œuvre majeure qui permette de donner du sens au social, de l'organiser à partir d'un ancrage de représentations qui témoignent d'un certain « génie » de la nation. Ainsi, il n'est *a priori* rien d'étonnant au fait que le poème *Évangéline, A tale of Acadia* de l'Américain Henry Wadsworth Longfellow ait pu être soumis à une semblable instrumentalisation. Ce qui toutefois suscite l'intérêt de la part de l'essayiste et sociologue Joseph Yvon Thériault dans *Évangéline, Contes d'Amérique*, c'est que ce même récit poétique ait pu servir à l'érection de trois « références » distinctes, qui constituent autant de catégories sociologiques à partir desquelles il entend étudier la récupération et l'influence de l'œuvre de Longfellow : la nation (américaine), la minorité nationale (acadienne) et l'ethnie (cadienne).

Le poème de Longfellow paraît à l'origine en 1847, lequel table selon Thériault sur cinq grands thèmes fédérateurs. Il s'agit d'abord, en filigrane, de l'acte de fondation par les pèlerins puritains du *Mayflower*, ainsi que de l'odyssée du peuple élu et de l'idéal démocratique, tous deux liés par leur origine à une conception messianique de la terre d'Amérique. La frontière, chère à l'historiographie américaine, y est également présente, alors que la place du catholicisme est abordée en ce qu'elle permet une certaine transcendance que n'autorise guère le protestantisme. Tombé sous la critique moderniste, Longfellow, véritable « pop star » de son époque, sera désormais discrédité. Cela serait redevable à un changement de cap de l'identité américaine : de l'Amérique fusionnelle anglo-protestante (WASP), l'on passe à celle du pluralisme sociétal et multiculturel.

Le parcours d'Évangéline n'est pas pour autant terminé. Les Acadiens utiliseront le récit après que celui-ci aura fait un détour en terres canadiennes-françaises et y aura acquis sa couleur nationaliste. Sous l'influence des travaux programmatiques de l'historien et sociologue français François-Edme Rameau de Saint-Père, qui attestent l'existence d'une société pré-déportation, les Acadiens mettent sur pied un programme d'éveil identitaire qui passe, entre autres, par la colonisation des terres et le développement d'institutions nationales. Dès lors, l'Évangéline du récit acadien devra revenir au pays, afin de refonder la patrie brisée par le Grand Déplacement. Toutefois, elle devient par la suite le symbole d'une mémoire de la victimisation, ce que rejettent d'ailleurs les acteurs de la modernité naissante de la fin des années 1960 et d'après, d'Antonine Maillet à Herménégilde Chiasson.

Benjamin Moser

CLARICE LISPECTOR

POURQUOI CE MONDE

Trad. de l'américain par Camille Chaplain

Des femmes/Antoinette Fouque, Paris, 2012, 439 p. ; 45,95 \$

En annexe à l'imposante biographie de Clarice Lispector, l'entretien entre l'auteur Benjamin Moser et l'éditrice Antoinette Fouque se termine sur ces mots : « Je

pense que ce portrait l'aurait satisfaite [...]. On peut dire que vous l'aimez ». C'est ce que le lecteur ressent intensément, en parcourant les quelque quatre cents pages du livre : l'estime qu'éprouve Moser pour la grande écrivaine brésilienne.

Mi-témoignage, mi-roman, la biographie de cette femme exceptionnelle, dont l'inclassable talent a été reconnu internationalement, est fascinante.



La troisième partie retrace quant à elle l'arrivée d'Évangéline en terres louisianaises, par l'entremise du récit de Felix Voorhies, *Acadian Reminiscences, With the True Story of Evangeline* (1907). Ce dernier met en scène Emmeline Labiche, alias Évangéline, qui est alors prétexte à redorer l'image des francophones habitant la Louisiane, eux qui, depuis leur arrivée en 1765, ont fait les frais de l'intolérance locale, notamment en raison de la

concurrence des récits identitaires en terres du Sud, où se côtoient Créoles, Cadiens et Noirs. Le fonctionnement de ce nouveau récit est bien paradoxal, puisqu'il sera utilisé afin d'obtenir la reconnaissance de l'ethnie cadienne et pour promouvoir son intégration à la société américaine. Les Cadiens ne sont-ils pas ces petits travailleurs de la frontière fiers et industriels, donc typiquement américains ? Enfin, l'américanisation des Cadiens aura pour conséquence le développement, dans les années 1970, d'un renouveau culturel cajun, dont les racines françaises et le support linguistique majoritairement anglais préfigurent l'avènement d'un cosmopolitisme postmoderne, sujet traité dans l'épilogue.

Fruit d'un sociologue d'expérience dont la maturité intellectuelle est évidente, *Évangéline, Contes d'Amérique* est un essai d'une érudition remarquable. Bien qu'elles soient dépouillées de tout appareil théorique et conceptuel, les analyses de sociologie historique sont menées avec finesse et rigueur. À ce titre, l'auteur se défend bien d'avoir laissé de côté une méthodologie et un système de renvois de note trop encombrants. Non que l'ouvrage s'en trouve pour autant d'un accès facile, notamment dans les développements plus arides d'histoire politique qui laissent souvent l'Évangéline du titre au second plan. Mais cette façon de procéder confère une liberté rafraîchissante à l'ensemble de la démonstration. Brillant.

David Laporte

Joseph Yvon Thériault

ÉVANGÉLINE

CONTES D'AMÉRIQUE

Québec Amérique, Montréal, 2013, 400 p. ; 34,95 \$

Nouvelliste, journaliste et romancière, Clarice Lispector naît en 1920 dans un shtetl d'Ukraine. En 1922, ses parents émigrent au Brésil, à Maceió, puis à Recife, dans le Nordeste, la région la plus pauvre du pays, pour aller vivre finalement à Rio de Janeiro, où l'écrivaine meurt en 1977.

Lispector a beaucoup voyagé en compagnie de son mari diplomate et habité dans plusieurs pays d'Europe, puis

à Washington. Elle retourne au Brésil en 1959, avec ses deux garçons, après avoir divorcé pour mieux se consacrer à l'écriture. Si enfant elle parlait yiddish à la maison et depuis est devenue polyglotte, le portugais demeure la langue de son cœur. Elle n'a jamais écrit en une autre langue et ne se reconnaît que dans le folklore brésilien. « J'ai passé mon enfance à Recife, au contact de la vie du Brésil dans ce qu'elle a de plus authen-



tique. Mes croyances se sont formées à Pernambouc, la cuisine que j'aime est la cuisine de Pernambouc. »

Très grande, blonde, les pommettes saillantes et avec des yeux verts en amande, Clarice Lispector était une des plus belles femmes du Brésil, dont le magnifique visage orne aujourd'hui des timbres-poste. De Chirico a peint son portrait ; hommes et femmes tombaient amoureux d'elle. L'écrivaine s'en moquait, car elle souffrait trop. « Tout me touche, je vois trop, j'entends trop, tout exige trop de moi. »

Inspirée par la mystique juive, faisant face à la difficulté de traduire ses sentiments par le langage, elle manipule les mots et fait surgir une langue réinventée. Son œuvre est réputée difficile et se situe à l'opposé d'auteurs brésiliens plus connus, tels Jorge Amado ou encore Paulo Coelho. Clarice Lispector est plutôt comparée à Kafka, Rilke, Rimbaud ou alors à Fernando Pessoa, James Joyce et Virginia Woolf.

La mélancolique auteure, abreuvée de spiritualité, répétait : « J'écris comme si cela devait permettre de sauver la vie de quelqu'un. Probablement la mienne ». Ou peut-être la nôtre.

Michèle Bernard